

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 OCTOBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Charité, par Z. Mayrand.—Le dévouement du médecin.—Souvenirs de Rome, par Léon des Carries.—Les roses de Saint-Dominique.—Promenade d'un trouper, par Paul Laroques.—Poésie : Les bucoliques de Virgile, par Dr J.-N. Legault.—En revenant de la noce, par Egré des Forêts.—Impressions et paysages, par Paul et Victor Marguerite.—Légende, par Victorine Maubry.—Nos gravures.—Au Transvaal.—Les deuils, par Interim.—Primes du mois de septembre.—Jeux et amusements.—Théâtres.—Choses et autres.—Feuilletons canadiens : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régis Roy.

GRAVURES : Jeune étudiante allemande.—La place du marché au Transvaal.—Notre-Dame de Lourdes de Montréal : Vues extérieure et intérieure.—Le temps de la vendage.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

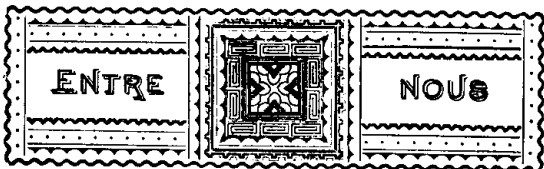
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Merci, M. Herbet,te, merci de votre bonne visite, de vos paroles sympathiques, de vos sages conseils qui nous remettent un peu de baume au cœur.

Ah ! cela fait du bien et rafraîchit le cerveau de voir un honnête homme remettre les choses au point et revendiquer hautement la supériorité des qualités de la France et par conséquent du Canada-Français.

Nous n'y sommes guère habitués, et nos compatriotes d'origine anglaise ne nous gâtent pas sous ce rapport, mais il faut les excuser un peu, quand ils ne vont pas trop loin, attendu qu'ils peuvent plaider ignorance du sujet dont ils parlent à tort et à travers.

M. Herbet,te a été fêté partout, c'était justice, et la Nouvelle-France gardera longtemps le souvenir de la visite de son oncle d'outre-mer.

Le discours qu'il a prononcé a surtout produit un grand effet, à l'Université Laval, où il a donné sa dernière conférence.

J'en détache quelques extraits qui intéresseront les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ :

Il y a sept ou huit ans, que je me propose de venir au Canada. Je remettais toujours mon voyage à "l'année prochaine." Je ne pouvais plus dire "à l'année prochaine" sans remettre mon voyage "au siècle prochain." J'ai trouvé qu'un siècle est beaucoup

trop long avant d'aller voir ceux qu'on aime, et je suis venu.

M. le président de l'Institut vient de nous dire que nous avons oublié le Canada. C'est une erreur. Nous ne sommes pas un peuple oublié. Les Français n'ont pas oublié Jeanne d'Arc et ils se souviennent des héros qui ont combattu ici pour la gloire de la France et pour la civilisation chrétienne.

La France est un grand théâtre, où sont passées bien des hordes féroces, bien des races diverses, bien des religions et bien des civilisations différentes remontant jusqu'à l'époque romaine. Cependant, la terre de France a tout dévoré, tout absorbé pour devenir, après des siècles, le foyer de civilisation du monde entier.

La France a toujours été en avant quand il y avait du danger ; ce fut peut-être son malheur, mais c'est aussi son honneur et c'est pour nous une compensation suffisante. Vous connaissez ce sentiment, vous, dont les ancêtres furent les pionniers de ce Nouveau-Monde, de cette Nouvelle-France, dont on ne peut fouler aucun coin du sol sans y voir leurs œuvres inscrites. C'est vous, par vos ancêtres qui sont aussi les miens, qui avez porté partout la bonté, la noblesse du cœur, la religion, le véritable sentiment humain, en un mot, le bien.

Dans leur passage à travers le monde, les autres nations ont cherché l'intérêt, c'est-à-dire le fait ; nous cherchons l'idéal derrière l'idée. Nous ne sommes pas de ceux qui, chaque fois qu'ils font le bien, cherchent à y placer l'intérêt.

Nous travaillons beaucoup en France, mais pour les autres, car nous sommes généreux et nous cherchons à répandre la lumière autour de nous.

Nous nous sommes trop longtemps battus pour un lopin de terre quand nous aurions dû prendre possession du globe entier, par la pensée, la littérature, les sciences et les arts. Qui peut se vanter, en effet, d'avoir pris un peuple quand il l'a conquis ? On ne gagne que les dégénérés, les vils, les grossiers, les gens sans cœur, par les armes ; les nations qui ont de l'intelligence et du cœur ne se gagnent que par l'action. Ce sont ces victoires que la France désire.

C'est la victoire que vous avez remportée, vous, Canadiens-français, qui, malgré votre abandon, avez gardé votre langue et votre religion et avez su reconquérir votre liberté.

Les Français et les Parisiens regrettent trop souvent de n'être pas connus et peut-être, d'être méconnus dans leurs intentions et leurs efforts pour travailler au bien général. Les visiteurs étrangers, surtout ceux qui ne connaissent pas suffisamment le français, ne voient guère de Paris que les dehors, le mouvement des rues et des promenades, les lieux publics et les attractions de plaisir.

Après avoir parlé de la Saint-Jean-Baptiste à Paris, M. Herbet,te dit un mot de l'Exposition de 1900, qu'il appelle "les assises de la grande civilisation internationale." Il invite les Canadiens à se rendre à Paris, en 1900, et il leur conseille de se mettre en relation avec les personnes qui pourront leur faire mieux connaître la Ville Lumière.

"Venez, s'écrie vibrant d'émotion, M. Herbet,te, venez nous voir, nos frères du Canada. Mais ne venez pas à Paris comme y viennent la plupart des étrangers, pour s'amuser. Ceux-là ne voient pas le vrai Paris."

M. Herbet,te est membre de la commission supérieure de l'Exposition. Il a été appelé au conseil d'Etat, comme membre de la section des Travaux Publics, du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture ainsi que des Postes et Télégraphes ; c'est-à-dire de la section qui a précisément à s'occuper des matières intéressant le plus l'Exposition universelle et dont le président est M. Alfred Picard, le commissaire général de l'Exposition de 1900. Le désir de tous ceux, qui s'intéressent à cette Exposition, M. Herbet,te, est de faire pénétrer les visiteurs non seulement dans l'examen des merveilles que cette Exposition va rassembler, mais de leur ouvrir la vie scientifique et toutes les œuvres intéressant la civilisation et le progrès, auxquelles la France se fait honneur de collaborer. C'est dans cet ordre d'idées que l'on a organisé à Paris un bureau de renseignements scientifiques, pour fournir à tous les étrangers de langue anglaise les indications les plus utiles sur les institutions et les établissements se rattachant à l'étude des diverses sciences et à leur application.

Ce bureau a été confié à M. le Dr Gérin-Lajoie, Canadien d'origine, citoyen américain et très sympathique à ses amis de Paris. Chaque visiteur étranger pourra, par ce moyen, être mis au courant des matières auxquelles il s'intéresse.

Il est bon, ajoute M. Herbet,te, que dès maintenant, l'on sache à l'étranger que la France est heureuse de travailler de commun accord, avec les hommes compétents des divers pays, aux œuvres communes d'études, de recherches et de progrès en tous genres de connaissances.

Nous irons à l'Exposition, M. Herbet,te, nous irons en aussi grand nombre que possible, si les Ontariens nous prêtent vie.

* * Eh oui ! si les Ontariens nous prêtent vie, car les pauvres Canadiens-français ne sont pas bien sûrs de vivre bien vieux, si l'Angleterre suit les conseils du bipède Gorman, grand blagueur devant l'Éternel.

Le susdit Gorman, qui est ministre protestant (les bons protestants lui rient au nez), a prononcé, l'autre dimanche, dans l'église de Grace Church, à Ottawa, les paroles suivantes.

J'en respecte la traduction (fidèle, paraît-il), que je trouve dans un journal de Montréal, parce qu'elle peut donner une idée du mauvais anglais parlé par cet individu :

Et encore, c'est ce "Français," supporté par des personnes plus françaises que lui encore, qui ose insulter un peuple loyal et dévoué en prétendant représenter leurs vues par l'action que vient de faire le gouvernement. Quelle est donc notre loyauté ? Notre patriotisme pour l'Angleterre doit-il être basé sur un lâche calcul ? A ce prix la reine pourrait acheter l'aide des Turcs ou des Hottentots. Ces Français qui sont à la tête du gouvernement aujourd'hui, dont les opinions sont émises à l'étranger comme étant nôtres, ne sont pas nos représentants, nous les répudions.

Le plus tôt que l'Angleterre le saura, le mieux ce sera. La question de la suprématie française et catholique romaine a été décidée sur les Plaines d'Abraham et ne le leur laissons pas oublier. S'ils jouissent de privilèges égaux, je devrais dire supérieurs aux nôtres, ils ne devraient pas oublier que c'est grâce à leur citoyenneté anglaise et non à leur titre de français qu'ils les ont obtenus.

Ceci est une question religieuse et non politique.

Tout le pays, à l'exception des Canadiens-français, demande que les soldats soient envoyés immédiatement et que le Canada paie jusqu'au dernier sou des dépenses. Le pays est-il si pauvre qu'il ne puisse se permettre cela ? Je crois que non, si j'en juge par l'administration. Nous avons les hommes, et les hommes désirent aller combattre. Ils l'ont déclaré emphatiquement. Nous avons l'argent et nous voulons le donner, mais un gouvernement qui ne représente pas les citoyens de ce pays sous ce rapport, refuse sa permission.

Je crois que j'exprime les sentiments des principaux hommes de ce pays en parlant comme je fais. Que la nouvelle se répande donc au loin, qu'ici, dans la métropole du commerce et le centre de l'intelligence, on répudie ou méprise l'acte déloyal des représentants Canadiens-français et catholiques du gouvernement, et que nous sommes déterminés à agir sans l'assistance du gouvernement et à rendre ainsi à César ce qui appartient à César.

Eh bien, mais, qu'est-ce donc qu'il lui prend, à cet Olibrius ? Quelle mouche l'a piqué ? De quoi se plaint-il ?

On ne lui a rien dit à cet hurluberlu ; on ne le connaît pas ; personne n'en a jamais entendu parler, pourquoi donc part-il ainsi comme un fusil sans plaque ?

Il ne s'agit pas de politique, il a grand soin de le dire ; c'est une question purement ou plutôt impurement religieuse.

Ce brave Gorman, qui ne rêve et ne prêche rien autre chose qu'une grande Saint-Barthelémy de Canadiens catholiques ! Son plan est bien simple ; il faut tuer tout ce qui est catholique.

Reste à savoir si les catholiques se laisseront faire.

Gorman, mon pauvre Gorman, si tu as perdu une belle occasion de ne pas dire de bêtises, tu auras au moins la consolation de nous avoir fait rire et nous nous contenterons de te faire la même réponse que fit, en 1828, l'ambassadeur français à Londres, alors que le premier ministre anglais lui disait que l'Angleterre pourrait bien s'opposer à l'expédition d'Alger :

—Excellence, répondit brusquement l'ambassadeur, faites ce que vous voudrez, nous nous fichons de vous.

Non, non, Gorman, tu ne fais peur à personne ; nous voulons être et nous sommes de loyaux sujets de Sa Majesté, mais pas de menaces, pas de gros mots pas un geste brutal, à bas les pattes, et si l'envie te prenait à toi et à tes complices de faire le méchant, gare ! car

Cet animal est très méchant. Quand on l'attaque, il se défend.

Décidément, voilà un Gorman qui est mûr pour l'asile.